

Une Soirée avec Max Linder

(12.11.24)

La soirée organisée par Max Linder pour recevoir les collaborateurs de son film fut en tous points réussie.

Des auteurs dramatiques, dont plusieurs brillants scénaristes, des artistes, des journalistes entouraient notre grand comique national.

M. Louis Aubert apportait son autorité de grand éditeur de films français.

Après un dîner succulent, Max Linder prononça avec émotion un discours haché par des applaudissements unanimes.

Comme on pourra s'en rendre compte par la lecture du discours que nous reproduisons, Max Linder veut s'attacher à faire une œuvre bien française, dont les qualités de goût, de vérité et d'élégance la feront apprécier et applaudir même à l'étranger.

Les auteurs ne devront pas être oubliés : Max Linder serait heureux que les perceptions des droits d'auteur se fassent au cinéma comme au théâtre. Y arrivera-t-on ? That is the question ? M. Aubert ne le croit pas très facile à réaliser. Certains trouvent que c'est une utopie. La plupart des journalistes présents se rangeaient à ce dernier avis.

Ce sujet brûlant va faire couler pas mal d'encre avant d'arriver à une solution équitable.

M. Michel Carré a été, comme toujours, le porte-parole ardent et convaincu de ses confrères de la rue Henner ou de ceux qui veulent y émarger.

M. E. Benoît-Lévy, en quelques mots très applaudis, dit son admiration pour le très talentueux amphytrion ; il le félicita pour son meilleur film — entendez par là le chérubin dont Mme Max Linder est si heureuse et si fière. M. Edmond Benoît-Lévy rappela avec quelle ardeur il soutenait, dès 1907, le droit qu'avaient les auteurs de films à une juste rémunération de leurs œuvres.

Cette fête tout intime se termina par l'expression des meilleurs vœux de réussite complète pour le film que Max Linder nous prépare.

Voici *in-extenso* le texte du discours prononcé par Max Linder :

Messieurs,

Rassurez-vous ! Comme ces feuillets vous l'indiquent déjà, je ne suis pas orateur et je n'abuserai pas de la sympathie que vous avez bien voulu me témoigner en venant ici ce soir, pour vous asséner un discours en trois points et en un nombre incalculable d'épisodes, pardon ! de périodes !...

Simplement, je veux vous remercier d'avoir répondu à mon appel.

C'est une grande fierté pour moi que des artistes véritables, des écrivains dont beaucoup sont ou déjà célèbres ou en passe de le devenir aient bien voulu s'intéresser à une entreprise comme celle à laquelle je vais, dès maintenant, dévouer tous mes soins et toute mon ardeur.

Votre collaboration, Messieurs, j'en suis convaincu, aura des conséquences heureuses, des conséquences importantes. Pour moi, c'est évident. Pour vous, je le souhaite, de tout mon cœur, et pour l'avenir du cinéma français, j'en suis certain.

Je voudrais vous faire partager ma conviction et il me semble que si j'y réussis, je vous aurai adressé un remerciement digne de vous.

Beaucoup de travail et de persévérance, et un peu de chance aussi, m'ont permis d'acquérir une certaine expérience des choses de mon métier, et je voudrais, en peu de mots, vous dire les espérances qui me guident.

Si l'idée m'est venue d'un film auquel collaboreraient un cer-

tain nombre d'auteurs, c'est qu'à mon avis la plupart des écrivains témoignent encore à l'égard du cinéma une méfiance qui va chez quelques-uns, — et fort injustement, j'en suis persuadé — jusqu'au dédain et au mépris.

Eh bien ! Messieurs, si trop d'auteurs se méfient du cinéma, s'ils le dédaignent et s'ils le méprisent c'est qu'ils ne le connaissent pas assez. L'amour, a écrit Léonard de Vinci, c'est la connaissance. Connaissiez le cinéma, approfondissez ses possibilités, et vous l'aimerez.

De même qu'un auteur dramatique n'apprend vraiment son métier qu'en faisant jouer des pièces, en les faisant répéter, en assistant au lent travail des répétitions, en voyant sous ses yeux, peu à peu, les comédiens réaliser par la parole, par les attitudes, par la mise en scène ce qui ne fut à l'origine qu'une rêverie de son imagination, les auteurs qui voudront tenter d'exprimer leur pensée au moyen du cinéma ne mesureront vraiment tout ce nouveau champ d'activité qu'en le piétinant à nos côtés, en collaboration étroite et fraternelle avec les sunlight.

Messieurs, au cours du film que nous allons faire ensemble je souhaite que vous veniez le plus possible vous rendre compte, par vos propres yeux, de notre technique, des problèmes que la lumière nous propose sans cesse et des solutions que nous nous efforçons de leur donner, dans le cadre précis mais remuant du scénario.

Et si, d'un coup, les auteurs qui veulent bien m'honorer de leur collaboration et de leur confiance, sont gagnés à la cause que je plaide et deviennent, dans l'avenir, des créateurs d'images cinématographiques, aussi passionnés dans cet art nouveau qu'ils le sont pour la littérature et la poésie, je pourrai me dire que ma petite idée a eu du succès. Le niveau général des productions de l'écran se sera, sans doute, élevé de quelques degrés et le public innumérable des cinémas ne s'en plaindra pas, certainement.

Ici, je dois ouvrir une parenthèse et déclarer que je suis d'accord avec ceux d'entre vous qui m'ont parfois objecté que le seul moyen d'avoir de bons films, c'est-à-dire de bons auteurs, c'était de les bien payer. Je suis de leur avis, et pour ma part je ne lésinerai jamais à cet égard. Mais il est difficile de préjuger du succès d'une idée avant d'avoir vu d'abord sa matérialisation, puis constaté les réactions du public devant elle et, par conséquent, il est délicat d'apprécier sa valeur marchande. Voilà pourquoi, Messieurs, je suis partisan des droits d'auteur au cinéma, comme au théâtre. Que le film qui enrichit l'exploitant, enrichisse également l'auteur, c'est la justice — absolument comme la pièce de théâtre qui fait recette, comble à la fois l'heureux directeur et l'heureux auteur sur cette question, d'ailleurs, tout le monde, aujourd'hui, me paraît à peu près d'accord.

Or, j'attire votre attention sur ce fait que dans les conditions actuelles de la production cinématographique, si demain les exploitants, dégrévés des taxes qui les écrasent, pouvaient entrevoir la possibilité de laisser la Société des Auteurs percevoir des droits dans toutes leurs salles, il n'en rentrerait qu'une part infime dans la caisse des Auteurs français.

Pourquoi ? — Parce que, partout, nous nous sommes laissés distancer par nos concurrents étrangers.

Un seul des directeurs de nos grandes firmes françaises, M. Aubert, essaie de lutter contre le flot envahisseur ; mais, ni les autres directeurs de nos maisons d'édition, ni notre gouvernement, mal renseigné, n'ont eu assez de prévoyance et d'énergie, pour réserver à notre art cinématographique, la place que son origine française, et son importance économique, sociale, morale et intellectuelle méritaient bien largement pourtant, dans les salles des uns et dans les méditations de l'autre.

Sur le déficit matériel que nous vaut l'espèce de carence dont nous souffrons, je n'insiste pas ; c'est le côté prosaïque et commercial de la question.

Il y en a un autre qui ne nous touche pas moins : c'est le côté moral. Je suis étonné, permettez-moi de le dire, que le service de la propagande à l'étranger qui fonctionne, paraît-il, au Ministère des Beaux-Arts ne s'en soit pas depuis longtemps plus énergiquement préoccupé qu'il ne le fait.

Messieurs, je vais parler d'expérience et évoquer quelques minutes pénibles de ma carrière.

LE
TOUT-
CINÉMA 1925

Hâtez-vous de nous envoyer les renseignements que vous désirez voir figurer dans notre ANNUAIRE

Est en Préparation

166, RUE MONTMARTRE

Dans un grand palace, entre Los Angeles et Beverly Hill, se donnaient, et se donnent toujours, sans doute, des fêtes hebdomadaires annuelles où toute la haute société des environs se réunissait, fêtes somptueuses dédiées tour à tour à des pays différents. Selon le pays évoqué, un cadre spécial était établi par la direction, le personnel revêtait des costumes composés pour achever de donner l'atmosphère que l'on voulait recréer, et des accessoires fabriqués exprès étaient distribués au public choisi de ces fêtes mondaines. J'avais assisté à la fête italienne qui m'avait ébloui. C'était Venise que les organisateurs avaient fait revivre, avec ses gondoles, ses mandolines, de jolis chants, des reproductions de tableaux célèbres.

Le directeur de l'établissement me demande de présider la fête française qui était la prochaine. J'acceptai, très fier, et soucieux de ne pas paraître trop indigne d'une présidence qui me semblait aussi redoutable pour ma modestie que flatteuse à ma qualité de Français; j'arrivai au palace, en me demandant quelle vue de mon pays avaient pu choisir les organisateurs de ces fêtes pour l'évoquer aux yeux et au cœur de leur clientèle cosmopolite. L'avaient-ils prise dans notre histoire? Assisterais-je à une reconstitution. Verrais-je Jeanne d'Arc sous les murs d'Orléans, Napoléon passant une revue de la Garde, l'apothéose de Victor Hugo ou de Pasteur?...

En arrivant, Messieurs, mon cœur se serra.

Le fond de la salle représentait un bar de Montmartre. Les garçons étaient costumés en apaches, les accessoires étaient des foulards rouges, des casquettes à ponts et des surins; et le clou de la soirée était une valse chaloupée!...

Voilà comment des étrangers, naïvement, et sans vouloir nous offenser le moins du monde, peut-être, avaient eu l'idée de représenter la France et Paris.

Eh bien! Messieurs, cette idée de la France et de Paris, cette idée parodique, et grossière, et fautive, il appartient au cinéma de la détruire.

Si vous saviez comment dans la plupart des films américains on représente le Français, vous en auriez honte.

Mais aux images fausses que l'on exhibe de nous, de notre apparence physique comme de notre figure morale, qu'oppose notre programme?... Rien!

Trop souvent, dans nos films, trop rares, comme dans nos pièces, ce sont les thèmes les plus scabreux, l'adultère, le fameux triangle du mari, de la femme et de l'amant que nous projetons aux yeux de nos concurrents et de nos adversaires.

Dans les films américains, par exemple, leur belle santé physique, leur morale parfois un peu naïve mais toujours saine, triomphent aisément sur l'écran par comparaison avec le Français qu'ils représentent, neuf fois sur dix, comme un vilain bonhomme tandis que la Française, neuf fois sur dix aussi, évoque sur leurs écrans la dame empanachée et vénale que nous appelons chez nous « une grue ».

Nous devons vouloir que cette légende finisse et lutter contre une calomnie qui a trop duré.

Comment? Au moyen de bons films où nous montrerons à l'univers la vraie France, celle qui travaille, celle qui pense, celle que nous savons bien, nous autres, être ailleurs que dans les boîtes de nuit de Montmartre.

Réhabilitons nos mœurs, notre idéal, notre pensée sur l'écran!...

C'est à une besogne d'artistes et de bons Français que je me permets de sonner, ce soir, le ralliement!...

J'aurais pu rester en Amérique, y faire toute ma carrière et continuer d'y ramasser des dollars!

Je ne l'ai pas voulu... je n'ai pas pu!...

J'aime mon pays, ses mœurs aimables, la gentillesse de nos relations, j'aime Paris, j'aime nos vieilles maisons provinciales où une histoire qui nous est chère deux fois, parce qu'elle est la nôtre et parce qu'elle est belle, a laissé des souvenirs toujours vivants pour nous, et je n'ai pas pu rester là-bas!...

Mais je veux que mes films y retournent. Je veux, là-bas, qu'ils voient que nous pouvons ici, chez nous, travailler aussi bien qu'eux. Dans le film pour lequel vous avez bien voulu m'assurer de votre précieuse concours, nous leur montrerons quelques-uns de nos beaux paysages, de nos châteaux historiques et une histoire où il y aura de l'émotion, de la bravoure, de la noblesse, enfin... des choses de chez nous, quoil!...

Mais, Messieurs, ne croyez pas qu'il nous suffira de faire de beaux et de grands films pour triompher sans délai de la concurrence étrangère.

Il y a lutte déjà, et la lutte continuera, violente, entre nos productions et celle de l'étranger.

Et plus que jamais nous devons attirer sur le sort de l'industrie cinématographique française l'attention du gouvernement et adresser un appel véhément à la collaboration des directeurs de cinémas français!

Les Américains devront accepter de faire passer chez eux nos bons films. Il y a une réciprocité à exiger et à organiser dans les échanges internationaux.

Il est inadmissible qu'un film français ne puisse être présenté, à l'heure actuelle, sur les boulevards absolument envahis par le film américain.

J'élève ma protestation véhémement contre cet envahissement sans réciprocité, ou bien les Américains accepteront de passer nos beaux films chez eux ou bien par n'importe quel moyen nous supprimerons tous les leurs chez nous.

Qu'en Amérique, les Américains refusent obstinément de passer nos films, soit! Mais qu'en France, ils nous empêchent de passer les nôtres, non!

Messieurs, je m'excuse d'avoir prolongé ma causerie et je vous adjure, pour finir, d'aider au triomphe du cinéma français.

A la base du film, il y a le scénario, l'idée.

La France, terre classique de l'imagination, dès que vous le voudrez sérieusement. Messieurs, l'emportera sur tous ses concurrents dans le domaine infini du cinématographe.

Dans notre intérêt moral, intellectuel et économique, que la France s'empare sans plus tarder de la place à laquelle votre imagination peut lui donner droit.

Je lève mon verre à vos santés et à celle du cinéma français!...

CONTRE **10** FRANCS

Versés aujourd'hui à notre compte
de chèques postaux n° 34028

VOUS RECEVREZ DÈS SA PARUTION.

L'ANNUAIRE LE TOUT-CINEMA 1925

(Édition 1925 — 4^e Année)

PLUS
DE **850** PAGES

LES PRÉSENTATIONS-CONTROVERSES

Une initiative du Faubourg

Le Club du Faubourg organise une série de séances gratuites et privées, dont l'accès sera exclusivement réservé aux adhérents du Faubourg, et au cours desquelles seront présentés et discutés les films censurés, les films d'idées, les films d'art et les meilleurs films d'actualité. Mardi après-midi 2 décembre, au théâtre du Crystal-Palace, présentation-contreverse par le Club du Faubourg du fameux film russe *Polikouchka*, d'après Léon Tolstoï, tourné dans la République des Soviets. La projection sera précédée d'une causerie par Mme de Lavrow et suivie d'un grand débat cinématographique avec le concours des écrivains, artistes et orateurs les plus connus : 1° sur les films russes devant l'opinion; 2° sur les films américains : le procès de Charlott! Pour tous renseignements, secrétariat, le matin, 28, rue de Moscou Central 24-22!